

Depuis trois ans M. Rossini s'essaie avec notre langue; depuis trois ans il prépare ses chanteurs, son public et son génie à l'immense création qu'il vient de mettre au jour. Conquérant aussi prudent qu'audacieux, il ne s'est pas avancé à l'aventure au milieu de régions étrangères: il a visité notre pays, étudié nos goûts; puis, prenant, comme par complaisance, du service dans nos rangs, peu à peu il s'est fait notre général, bientôt on l'a vu consul, et maintenant c'en est fait, il est empereur. Cette bienheureuse usurpation ne coûtera de larmes à personne, elle ne blessera tout au plus que l'envie: aussi nous nous permettons de la saluer avec bonheur et enthousiasme. Déjà nous avons applaudi à ses brillants préludes: *le Siège de Corinthe*, *Moïse* [*Moïse et Pharaon*], *le Comte Ory*, ces acheminements au *Guillaume Tell*, ont reçu le juste tribut de notre admiration; mais ce n'était encore que des essais où n'apparaissait qu'en germe tout ce qu'il y a de neuf, d'original, et, qu'on nous permette l'expression, d'*italo français* dans la partition nouvelle. *Le Siège de Corinthe* était en quelque sorte une simple tentative de prosodie; dans *Moïse* [*Moïse et Pharaon*], on vit comme un essai continu du degré de puissance de nos chanteurs pour les grandes masses harmoniques et du degré d'attention des spectateurs pour cette sorte d'effet; et quant au *Comte Ory*, c'est comme une lutte corps à corps avec tout l'esprit de notre langue, avec toutes les difficultés du dialogue et de l'expression dramatique: chacune de ces partitions n'était donc qu'une partie des immenses matériaux nécessaires pour édifier le *Guillaume Tell*.

Toutefois, nous l'avouons, ce n'était pas sans inquiétude que nous avions vu M. Rossini prendre des chemins si détournés pour arriver à une grande composition originale. Il nous semblait qu'en prodiguant tant de beautés sur sa route, il n'en aurait plus, au terme de son voyage, une si abondante moisson. A force de le voir essayer ses innovations, nous, craignons qu'il ne les épuisât; mais c'est le propre du génie de posséder en réserve des trésors inconnus! Ce *Guillaume Tell* est comme un de ces points de vue magnifiques, qu'il faut aller chercher au sommet d'une montagne. En gravissant le sentier il vous arrive de faire halte, vous tournez la tête, et le paysage est déjà si beau que vous demandez à votre guide: Que pourrons-nous voir de plus quand nous serons en haut? Montez toujours, le site change, il change encore, et votre admiration s'accroît; mais au sommet, quelle différence! tout ce que vous n'avez vu qu'en détail se développe à la fois sous vos yeux; le spectacle est immense, majestueux, infini.

Cette partition nous semble une œuvre si colossale que c'est avec une sorte d'effroi et de découragement que nous entreprendrons d'en parler. La force nous manquera pour en mesurer la hauteur, les mots seront impuissants pour en caractériser les innombrables beautés; aussi n'est-ce point aujourd'hui, quand les quatre actes tout entiers, pour ainsi dire, résonnent encore confusément à nos oreilles, que nous tenterons une analyse même incomplète de ce dédale d'accords et de mélodies; nous ne voulons qu'offrir, s'il est possible, à nos lecteurs, l'image de la soirée de lundi, véritable solennité pour les arts, et d'où datera, nous le pensons, une ère nouvelle non seulement pour la musique française, mais pour la musique dramatique de tous les pays.

La foule était immense; et cependant, même avant le lever du rideau, une sorte de silence régnait dans la salle. Ce n'était point cette confusion tumultueuse ordinaire aux grandes assemblées. Il semblait que chacun vînt remplir de sérieuses fonctions. Les *dilettanti de profession*, appelés à juger l'œuvre du plus grand artiste du siècle, se renfermaient // 493 // gravement dans leur importance; les profanes s'apprêtaient modestement à ne rien comprendre, et ne disaient mot par humilité, à peu près comme ces bons bourgeois appelés pour la première fois aux assises à faire le métier de magistrats. Enfin le signal est donné, et le silence redouble; un prélude de violoncelle se fait entendre; c'est une mélodie dans le style des Ranz de vaches; on dirait le chant des pâtres dès la première aube du jour; bientôt les violons, puis les flûtes se mettent de la partie; une nouvelle mélodie plus vive, et travaillée avec une coquetterie charmante, succède à la première; le jour semble s'avancer; la musique devient de plus en plus claire et lumineuse; enfin tout-à-coup le soleil a paru, ou du moins nous entendons retentir les tymbales, les trombones et la grosse caisse. Que ce soit le lever du jour sur les montagnes de l'Helvétie que M. Rossini ait voulu peindre, que ce soit toute autre chose, peu importe: ce développement musical n'en est pas moins admirable; c'est un poème écrit dans toutes les langues; chacun le lit à sa manière; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le poète soit M. Rossini! Jamais nous ne l'avons vu conduire ainsi une symphonie. Ce n'est plus le patron que vous connaissez, ce ne sont plus ces retours symétriquement périodiques; non: tout se succède et s'enchaîne selon de nouvelles lois, tout, jusqu'à cette marche entraînante, moitié militaire, moitié barbare, et qui semble si bien faite pour conduire à la liberté les braves habitants de ces vallées où nous allons pénétrer tout à l'heure.

Cette ouverture a été admirablement exécutée par l'orchestre, admirablement sentie par l'auditoire. On a perdu les dernières mesures, parce que l'enthousiasme ne pouvait plus être contenu. En général, on comprend très bien chez nous la musique instrumentale. Ce qui nuit le plus au sentiment des arts, c'est la distraction, et le public français est très sujet à se laisser distraire; mais rien ne distrait un parterre qui écoute une symphonie. D'abord, c'est la première chose qu'il soit obligé d'écouter, son attention est toute fraîche; ensuite il vient de lorgner pendant une heure à droite et à gauche; il sait par cœur toutes les toilettes, toutes les figures, jolies ou grotesques, dont la salle est tapissée; n'ayant devant les yeux que le rideau, qu'il sait également par cœur, il doit naturellement laisser toute son attention se fixer sur le premier violon et sur les musiciens, les seuls personnages qui jouent un rôle pour le moment. Comme il n'écoute qu'eux, il comprend ce qu'ils disent, et ses applaudissements ou son silence sont presque toujours distribués avec une justice parfaite. Mais sitôt que le rideau se lève, adieu l'attention pour la musique. Ne faut-il pas étudier la décoration du haut en bas; causer avec son voisin de l'excellente imitation de cette muraille, de cette touffe d'herbe, ou même de ce caillou? Ne faut-il pas voir tomber la cascade? Que sera-ce donc si cinquante bergers et surtout cinquante bergères viennent étaler l'élégance et la fraîcheur de leurs costumes aussi variés que piquants. Composez la plus sublime introduction, fût-elle claire comme de l'eau de roche, je vous défie de la faire comprendre; votre public ne vous

écouterait comme il faut que quand les décorations seront déjà un peu sales et les costumes un peu fanés. Dans la grande et belle introduction de *Guillaume Tell*, c'est à peine si les traits principaux ont été saisis; quant aux finesses de détail, aux nuances délicates, elles ont passé complètement inaperçues; et cependant, autant que nous en avons pu juger en nous efforçant de concentrer notre attention sur la musique, qui passait si vite, il y a dans cette introduction une mine inépuisable de beautés. Trois chœurs se sont succédé qui nous ont fait l'effet d'une évocation des trois plus grands génies de l'Allemagne musicale: le premier semblait de la main de Haydn; le second paraissait comme échappé au génie suave et langoureux de Mozart; dans le troisième, il nous a semblé entendre la sauvagerie et la profondeur des accords de Beethoven; et pardessus toutes ces imitations, caprices du génie, dominait une main qui nous était pour ainsi dire inconnue, et qui pourtant était celle du chantre d'*Othello* [*Otello*] se déguisant lui-même.

Après, ou plutôt au milieu de l'introduction, se trouve un grand duo entre Arnold Mechtal [Melchtal] et Guillaume Tell, morceau capital et d'une admirable expression dramatique; il a été supérieurement chanté. Cette phrase: *Ah! Mathilde, idole de mon âme!* dite par Adolphe Nourrit avec une suavité ravissante, a excité les plus vifs transports. Nous reviendrons sur ce beau duo, ainsi que sur tant d'autres morceaux qu'aujourd'hui nous ne pourrions pas même indiquer.

En citant ce vers, *Ah! Mathilde, idole de mon âme*, nous avons peut-être excité la curiosité de nos lecteurs: gardons-nous donc de les laisser chercher plus long-temps quelle est cette Mathilde, car leur bon sens et leur raison seraient d'assez mauvais guides pour cette découverte. Mathilde est une princesse et Arnold un berger, ce qui n'empêche pas qu'ils s'adorent; il est vrai que la princesse a été sauvée d'un grand péril par le berger, et que *sa reconnaissance excuse son amour*. Comme ce n'est pas là la seule niaiserie du poème, et que nous avons à en parler plus en détail, ne nous choquons pas davantage de cet amour de l'âge d'or, et assistons sans scrupule aux danses et aux jeux qui vont commencer. Pourquoi ces danses, pourquoi ces jeux? Trois filles du village se marient, c'est un prétexte comme un autre. Ne soyons pas trop sévères: si les danses ont du caractère et de la couleur helvétique, nous ne nous plaindrons pas.

Le public, qui probablement pensait comme nous, ne s'est pas plaint non plus tant que les villageois ont dansé non pas tout-à-fait à la façon suisse, mais sans trop de prétention; il n'en a plus été de même au bout de quelques instants. Pourquoi ces *chut* et ce mécontentement dans l'assemblée? — C'est une indignité, Monsieur, nous dit un de nos voisins qui jusque là ne nous avait pas adressé la parole, siffler Albert et mademoiselle Noblet! Ce M. Rossini et tous ces musiciens ont juré la ruine de la danse en France. — Mais, Monsieur, s'ils sont ennuyeux? Voyez plutôt, c'est à périr. Mademoiselle Noblet a beau s'être ajustée à la paysanne, M. Albert a beau s'être résigné au rôle modeste de troubadour, c'est un pas noble, archi-noble, et nous sommes dans le pauvre canton d'Uri! Pendant que nous parlions et que mon homme gémissait et s'agitait sur son banc, les murmures devinrent tout d'un coup si vifs, que nous

vîmes la bergère et le troubadour s'éclipser dans la coulisse avant le dernier coup d'archet. Au même instant la salle retentit de longs et bruyants applaudissements: mademoiselle Taglioni, Paul et sa sœur avaient paru. — Eh bien, dis-je à mon voisin, est-ce à la danse ou à l'ennui qu'on en veut? Il ne me répondit rien, mais je l'entendis murmurer quelques mots de colère, et bientôt il me dit du ton le plus sérieux: M. Paul se déshonore en figurant dans un *pas de caractère* avec ces deux petites danseuses. — Malgré cette réponse, qu'on se garde d'envoyer le pauvre homme aux petites maisons: nous pouvons attester que pendant tout le reste de la soirée, il fut dans son bon sens.

Mais en dépit de ses anathèmes, nous ne saurions trop féliciter le public de sa sévérité de bon goût: espérons qu'on profitera de la leçon. Comment M. le directeur de l'Opéra, qui avait eu le courage de proscrire jusqu'à la moindre pirouette dans le château de Formoutiers, a-t-il pu tolérer un pas noble dans une vallée suisse? S'il a laissé échapper ce contre-sens par mégarde, espérons qu'il épargnera au public la peine de s'en plaindre une seconde fois.

Passons rapidement sur le reste du ballet: nous n'avons le temps ni d'admirer cette charmante tyrolienne qui accompagne ce pas de trois, ni de contempler la grâce ravissante de mademoiselle Taglioni; nous voulons seulement constater que le finale de ce premier acte a produit un grand effet, bien qu'il soit vrai de dire que le quart tout au plus des beautés qu'il renferme aient été comprises par l'auditoire.

Il en est de même du reste de la partition. Les passages pathétiques, les phrases qui arrachent des larmes, il a bien fallu les sentir et les applaudir; on a encore compris assez bien l'admirable conception du serment du Rutli [Rütli]. Le grand air d'Adolphe Nourrit au quatrième acte a aussi enlevé l'assemblée; mais toutes les beautés calmes et majestueuses répandues à pleines mains dans une foule de morceaux que nous ne citons pas, le charmant duo entre Nourrit et madame Damoreau [Cinti-Damoreau], le trio des trois femmes, et, par-dessus tout, le // 494 // finale du troisième acte, qui, dans, son genre, est au moins aussi sublime que les deux autres, il faut bien le dire, c'est tout au plus si le public a paru se douter que c'était autant de chefs-d'œuvre. Les décorations, la danse, les costumes, la chaleur, et beaucoup d'autres causes de distraction ou de fatigue, ont mis l'assemblée hors d'état d'écouter dignement jusqu'au bout toutes ces merveilles, qui se succédaient sans interruption. On peut dire de la partition tout entière ce que nous venons de dire du finale du premier acte, le quart tout au plus a été entendu et compris. A chaque représentation nous verrons faire des découvertes, à chaque représentation l'enthousiasme ira croissant.

Et cependant, bien que la plus grande partie de la partition soit restée dans l'ombre, bien qu'elle n'ait pas obtenu la moitié des applaudissements qui lui sont destinés, il y en avait encore assez pour que le succès ait été magnifique. Tout le monde s'en est allé avec la conscience d'avoir vu un chef-d'œuvre, et quand le nom de M. Rossini a été prononcé, on a vu éclater dans la salle un enthousiasme difficile à décrire.

LE GLOBE, 5 août 1829, pp. 492-494.

Les auteurs des paroles ont été moins heureux. Nous chercherons, dans notre prochain article, si cette autre sévérité du public ne serait pas aussi justifiable que la première.

LE GLOBE, 5 août 1829, pp. 492-494.

Journal Title:	LE GLOBE
Journal Subtitle:	RECUEIL PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	5 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°62
Year:	TOME VII
Series:	None
Pagination:	492-494
Issue:	Mercredi 5 Août 1829
Title of Article:	MUSIQUE. ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	GUILLAUME TELL, opéra en 4 actes, musique de M. ROSSINI, parole de M ^{rs} DE JOUY et Hippolyte BIS. (I ^{er} ARTICLE)
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	8 Août 1829